



MUSÉE DE L'HISTOIRE  
DE L'IMMIGRATION

ANTHOLOGIE LITTÉRAIRE

# PARIS-LONDRES 1962-1989

## MUSIC MIGRATIONS\*

12 MARS  
2019  
\*\*\*  
5 JANV.  
2020



**EXPO**  
PHOTOS VIDÉOS  
MUSIQUE

\*La musique au rythme des migrations.



# SOMMAIRE

---

➤ <b>INTRODUCTION</b> .....	5	
➤ <b>LES CULTURES JUVÉNILES</b> .....	7	
<i>7 HEURES DU MATIN</i> , JACQUELINE TAÏEB, 1967 🎵		
<i>THE BUDDHA OF SUBURBIA</i> , HANIF KUREISHI, 1990		
<i>ÉPITAPHE</i> , ANTOINE MATHA, 2009		
➤ <b>PARIS VILLE MOSAÏQUE</b> .....	11	
<b>LA MUSIQUE AFRO-CUBAINE À PARIS</b> .....		11
<i>IL EST DÉJÀ DEMAIN</i> , HENRI LOPES, 2018		
<b>LA SCÈNE AFRICAINE</b> .....		12
<i>LES GRANDS</i> , SYLVAIN PRUDHOMME, 2014		
<b>LA MUSIQUE MAGHRÉBINE</b> .....		13
<i>TU N'HABITERAS JAMAIS PARIS</i> , OMAR BENLAALA, 2018		
<i>LE CHINOIS VERT D'AFRIQUE</i> , LEÏLA SEBBAR, 198		
➤ <b>LA MUSIQUE COMME ARME DE CONTESTATION</b> .....	15	
<i>POLICE ON MY BACK</i> , THE EQUALS, 1967 🎵		
<i>LA CARTE DE RÉSIDENCE</i> , SLIMANE AZEM ET CHEIKH NOURREDINE, 1978 🎵		
<i>BYE BYE BLONDIE</i> , VIRGINIE DESPENTES, 2004		
➤ <b>LES JEUNES, DE NOUVEAUX ACTEURS SOCIAUX</b> .....	18	
<i>THE ROTTERS'CLUB</i> , JONATHAN COE, 2001		
<i>GHOST TOWN</i> , THE SPECIALS, 1981 🎵		
<i>LE SOURIRE DE BRAHIM</i> , NACER KETTANE, 1985		
<i>LE MONDE DE DEMAIN</i> , SUPRÊME NTM, 1990 🎵		
➤ <b>UNIVERS POSTCOLONIAUX</b> .....	25	
<i>LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE</i> , ESTELLE-SARAH BULLE, 2018		
<i>DEUXIÈME GÉNÉRATION</i> , RENAUD, 1983 🎵		
<i>MÉLO</i> , FRÉDÉRIC CIRIEZ, 2013		



# INTRODUCTION

---

L'anthologie littéraire présentée dans le cadre de l'exposition *Paris-Londres, Music Migrations*, prolonge le découpage thématique des clés de lecture du dossier pédagogique, qu'elle documente et illustre. Elle fait la part belle à la littérature contemporaine francophone et anglophone des années 50 à nos jours.

Le corpus présente la musique dans la pluralité de ses formes et de ses esthétiques à Londres et à Paris, en poussant légèrement au-delà de la chronologie de l'exposition ; le fil musical et ses formes et acteurs (musiciens, lieux emblématiques, atmosphère, réception) sont ainsi les clés d'entrée principales des textes proposés. Ils permettent d'appréhender, aussi, la façon dont des écrivains de génération, d'origine et de culture différentes représentent l'irruption de ces rythmes et sonorités inouïes dans les deux capitales.

Les chansons choisies, signalées par un pictogramme spécifique, complètent le corpus proprement littéraire. Elles sont, elles aussi, retenues pour leur caractère évocateur ; les enseignants pourront les exploiter en tant que support textuel autonome mais aussi dans leur spécificité musicale voire, pour certains, dans les prolongements audiovisuels apportés par les clips vidéo.



# LES CULTURES JUVÉNILES

---

## 🎵 7 HEURES DU MATIN | Jacqueline Taïeb, 1967

Jacqueline Taïeb est née en 1948 à Tunis. Elle s'installe en France avec sa famille à l'âge de 8 ans. « 7 heures du matin » traduit l'univers dans lequel évolue la jeunesse yéyé des années 60 : irruption de la musique et de la mode anglo-saxonne, nouvelles idoles rock, début de la société d'abondance, nonchalance et provocation.

Il est sept heures du matin  
Faut s'éveiller  
Ah, j'ai sommeil !  
Bon alors, un peu de musique pour se mettre en train  
J'sais pas, moi  
Quelque chose comme  
«Talking about my ge-ge-ge-generation»  
Ouais, c'est pas tout à fait ça !  
J'trouve plus ma brosse à dents !  
Où est-elle passée, celle-là encore ?  
La bleue est à mon père  
La rouge est à ma mère  
La jaune est à mon frère  
Z'avez pas vu ma brosse à dents ?  
Tiens, on est lundi aujourd'hui  
Ah, pour demain, j'ai un devoir d'anglais  
Hum, j'aimerais bien avoir Paul McCartney  
Pour m'aider !  
J'ai envie de mettre un disque pour embêter les voisins  
Qui roupillent toute la journée  
Quelque chose comme un bon Elvis Presley  
Ah, c'est vrai, celui-là, il en est resté à  
«Be bop boum rock bam boum»  
Un peu d'eau sur la figure pour me réveiller  
Le dodo c'est terminé !  
Je suis presque prête et ça va beaucoup mieux  
Je mets mon shetland rouge ou bien mon shetland bleu ?  
Mon shetland rouge ?  
Mon shetland bleu ?  
Mon shetland bleu  
Hum, son shetland rouge  
Mon shetland bleu  
Mon shetland rouge  
Hum, le bleu  
Le bleu, le rouge  
Mon shetland rouge

**Paroles : Jacqueline Taïeb**

---

## THE BUDDHA OF SUBURBIA | Hanif Kureishi, 1990

Première œuvre du britannique Hanif Kureishi (né en 1954), *Le Bouddha de Banlieue* est un roman de formation retraçant l'itinéraire d'un adolescent métis, Karim, dans l'Angleterre des années 1970. Récemment installé à Londres avec son père et sa nouvelle compagne, Eva, Karim retrouve le fils de cette dernière, Charlie, leader d'un petit groupe de banlieue. Le temps d'une soirée au Nashville, les deux jeunes gens découvrent un style émergent, au son dur et contestataire, le punk.

I relaxed and looked around the dark room, at the end of which was a small stage with a drum-kit and mike-stand on it. Maybe I was just a provincial or something, but I began to see that I was among the strangest audience I'd seen in that place. There were the usual long-hairs and burned-out heads hanging at the back in velvet trousers or dirty jeans, patchwork boots and sheepskin coats, discussing bus fares to Fez, Barclay James Harvest and bread. That was the usual clientèle\*, the stoned inhabitants of local squats and basements.

But at the front of the place, near the stage, there were about thirty kids in ripped black clothes. And the clothes were full of safety-pins. Their hair was uniformly black, and cut short, seriously short, or if long it was spiky and rigid, sticking up and out and sideways, like a handful of needles, rather than hanging down. A hurricane would not have dislodged those styles. The girls were in rubber and leather and wore skin-tight skirts and holed black stockings, with white face-slap and bright-red lipstick. They snarled and bit people.

---

\*En français dans le texte

Je me détendis et jetai un coup d'œil sur la pièce plongée dans la pénombre. Près du mur du fond était installée une petite estrade avec une batterie et un micro. Peut-être n'étais-je qu'un banlieusard et tout ça, mais je commençais à me rendre compte que je me trouvais au milieu du public le plus bizarre que j'aie jamais vu dans cet endroit. Il y avait, comme d'habitude, à l'autre bout de la salle, quelques silhouettes aux cheveux longs, aux visages fatigués, traînant, en pantalons de velours ou en jeans sales, aux bottes rapiécées, avec sur le dos des peaux de chèvre, qui parlaient du prix du billet d'autocar pour aller à Fès, de Barclay James Harvest et de fric. C'était la clientèle habituelle, les habitants défoncés des squats et des sous-sols du coin.

Mais devant, près de l'estrade, j'apercevais une trentaine de mecs en vêtements noirs déchirés. Et ces vêtements étaient truffés d'épingles de sûreté. Tous les cheveux étaient noirs, coupés court, réellement court, ou s'ils étaient longs, au lieu de tomber, ils se dressaient comme des piquants, vers le haut et sur les côtés, semblables à une poignée d'aiguilles. Un cyclone n'aurait pu faire bouger ces coiffures. Les filles portaient du cuir, des jupes collantes, des collants noirs troués et des caoutchoucs aux pieds. Elles s'étaient fourré du fond de teint blanc et du rouge à lèvres éclatant.

Accompanying these kids were what appeared to be three extravagant South American transvestites in dresses, rouge\* and lipstick, one of whom had a used tampon on a piece of string around her neck. Charlie stirred restlessly as he leaned there. He hugged himself in self-pity as we took in this alien race dressed with an abandonment and originality we'd never imagined possible. I began to understand what London meant and what class of outrage we had to deal with. It certainly put us in proportion. [...]

[*Sur scène s'avancent de jeunes gens étranges à l'image du public de la salle, laissant les deux héros interloqués*]

When the shambolic group finally started up, the music was trashed out. It was more aggressive than anything I'd heard since early Who. This was no peace and love; here were no drum solos or effeminate synthesizers. Not a squeeze of anything "progressive" or "experimental" came from these pallid, vicious little council estate kids with hedgehog hair, howling about anarchy and hatred. No song lasted more than three minutes, and after each the carrot-haired kid cursed us to death. He seemed to be yelling directly at Charlie and me. I could feel Charlie getting tense beside me. I knew London was killing us as I heard, "Fuck off, all you smelly old hippies! You fucking slags! You ugly fart-breaths! Fuck off to hell!" he shouted at us."

\* En français dans le texte

Elles montraient les dents et mordaient ce qui passait à leur portée. Accompagnant cette bande, il y avait trois travestis extravagants, portant des robes, avec du rouge sur les pommettes et sur les lèvres. L'un d'eux avait attaché avec un bout de ficelle un Tampax usagé autour de son cou. Charlie remuait sans arrêt, collé au mur. Il s'entoura de ses bras, s'apitoya sur lui-même, alors que nous contemplions cette race étrange, habillée avec une décontraction et une originalité que nous n'avions jamais imaginées possibles. Je commençais à comprendre ce que Londres signifiait et à quelle sorte de violence nous avions affaire ici. Voilà qui nous situait exactement. [...]

[*Sur scène s'avancent de jeunes gens étranges à l'image du public de la salle, laissant les deux héros interloqués.*]

Puis le groupe de minables commença à jouer, et la musique nous fut jetée à la gueule. C'était plus agressif que tout ce que j'avais entendu depuis les débuts des Who. Ce n'était certes ni la paix ni l'amour, il n'y avait pas de solo de batterie ou d'effets efféminés au synthétiseur. Pas le moindre soupçon de « recherche » et « d'expérimental » ne sortait de ces petits mecs vicieux, blafards, venus des logements sociaux, avec des cheveux en porc-épic, beuglant l'anarchie et la haine. Aucun morceau ne durait plus de trois minutes, et quand il était fini le mec aux cheveux roux nous insultait à mort. Il semblait s'adresser directement à Charlie et à moi. Je sentais que mon copain s'énervait derrière moi, je comprenais que Londres était en train de nous achever, tandis que j'entendais : « Foutez le camp les puants, les hippies à la manque ! Bande de petites putes ! Vos haleines sentent le pet ! Minables ! » nous lançait-il.

• Hanif Kureishi, *The Buddha of Suburbia*, édition originale en langue anglaise, Faber and Faber, 1990, pp. 129-130

• Hanif Kureishi, *Le Bouddha de banlieue*, édition traduite en français, Christian Bourgeois éditeur, 1991, pp. 191-194

---

## ÉPITAPHE | Antoine Matha, 2009

Premier roman d'Antoine Matha, écrivain né au Congo et vivant en France, *Épitaphe* raconte l'arrivée à Paris de deux jeunes africains attirés par la société d'abondance. L'un d'eux s'éprend de Françoise dont le frère, Vincent, étudiant en DEUG, est un incondicional de Bob Marley.

Vincent s'ennuya à la fac, ses études ne suscitant en lui aucun intérêt. Il ne savait pas positivement ce qu'il voulait faire, mais il était en quête de quelque chose qui lui offrît une assomption. Il découvrit Bob Marley, ce métis dont le père, comme le sien, déserta la vie. Il se passionna pour sa musique fervente et sa pensée humaniste. L'ivresse cannabique, célébrée par le Jamaïcain, devint pour lui un mode de vie et de perception. Il désirait être cool, vomissait Babylone, la putain planétaire et captieuse marquée du signe de la bête. Il invoquait Jah, espérait la terre de promesse, où le rythme du reggae ferait danser les étoiles et les hommes, main dans la main. Françoise s'alarma de ce qui lui parut une dangereuse dérive. Comme Vincent aimait cette sœur à qui il était redevable de tant de choses, il acceptait ses remontrances sans protester. La peine qu'elle éprouvait l'incitait à changer des habitudes incompatibles avec la discipline qu'exigent les études. Chaque année donc, il annonçait aux potes de son groupe de reggae qu'il arrêterait tout, afin de se consacrer à son DEUG. Il rangeait sa chambre, classait ses cours, se confectionnait un emploi du temps strict. Il ne jetait pas cependant son herbe, qu'il gardait dans un petit coffre en bois orné d'une feuille de cannabis sculptée. Il se levait tous les jours à six heures, se débarbouillait rapidement, enfila sa tenue de sport, s'en allait courir pendant deux heures. Après une douche, il prenait son petit déjeuner, s'habillait, se rendait à la fac. [...] Vincent devenait morose. Son bel ordre se fissurait, et le jour, fatal, arrivait : la matinée commençait comme sa volonté l'avait prescrit. Mais après le petit déjeuner, il se rappelait son petit coffre ; sa pensée s'offrait une escapade ; elle spéculait sur les délices qui y étaient enfermés. La tentation l'agitait. Il luttait, sans conviction. Bientôt, il se levait, résigné, allait chercher son herbe, roulait un pétard, l'allumait. Dès les premiers effets de l'ivresse, il regardait son joint se consumer, puis lâchait : Putain, c'est cool ! Ses résolutions se dissipaient avec la fumée, l'année universitaire s'achevait avec la dernière bouffée. Il poussait du pied ses cours, s'étalait sur son lit et écoutait *So much Trouble* de Bob Marley. Il menait sa sœur en bateau pendant quelques temps, et lorsque celle-ci découvrait le pot aux roses, les tracasseries recommençaient. Vincent n'était pas un glandeur ordinaire, comme ces égarés qui hantent les facs, faute de mieux. Il donnait l'impression de ne rien faire ; en réalité, il avait entrepris des recherches sur le rastafarisme, cette doctrine religieuse professée par Bob Marley, dans l'optique d'un livre qu'il se proposait d'écrire. Il étudiait les chansons de celui-ci, les traduisait, tâchait de pénétrer leurs tournures argotiques, le contexte social et historique où elles s'inscrivaient, leur portée politique et spirituelle. Seulement il ne pouvait approfondir ce travail sans se rendre en Jamaïque ni frayer avec les rastas de ce pays, afin de recueillir de leurs bouches les fondements de leur doctrine.

**Antoine Matha, *Épitaphe*, Éd. NRF Gallimard, 2009, pp. 100-102**

# PARIS VILLE MOSAÏQUE

---

## ➤ LA MUSIQUE AFRO-CUBAINE À PARIS

### IL EST DÉJÀ DEMAIN | Henri Lopes, 2018

Dans ce passage, extrait d'un récit autobiographique, l'écrivain congolais Henri Lopes (né en 1937) relate avec humour ses années étudiantes dans le Paris cosmopolite de la fin des années 1950. Invité à une soirée de la Saint-Sylvestre organisée par la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FEANF), il assiste, après un premier set du saxophoniste de jazz de la Nouvelle Orléans, Sydney Bechet, à la prestation de la chanteuse et danseuse Chiquita Serrano. Ses mouvements sensuels exécutés sur des rythmes afro-cubains mettent l'assistance en liesse.

Dans la seconde partie de la soirée apparut Chiquita Serrano. Une Cubaine corpulante et truculente, avec une robe à volants et paillettes, idole des étudiants africains de France. Elle débuta sa prestation par son fameux *Badalou* qui enflamma une salle déjà bien surchauffée. Elle poursuivit son numéro avec des cha-cha-cha, des mambos, des rumbas et autres *dansóns*, qu'on appelait alors rythmes afro-cubains et qu'aujourd'hui on englobe indifféremment sous le nom de salsa. Nous en raffolions. Pour ne rien perdre de la prestation de l'artiste, certains, sous les yeux horrifiés des maîtres d'hôtel en livrée, grimpaient sur des chaises, s'agrippaient aux colonnes dorées du Palais et ajoutaient des hurlements effrayants aux applaudissements du public en transe. La piste de danse était bondée de danseurs qui rivalisaient en déhanchements, mouvements des épaules, virevoltaient devant leur cavalière. Des danses qui toutes contaient l'approche de la séduction. Le mâle fait le paon, cherche à hypnotiser sa cavalière, qui joue un temps les mijaurées, les saintes-nitouches, les vierges effarouchées, avant de se laisser prendre, de consentir à jouer le jeu, de se débrider, de s'électriser de participer à ce qui ressemble bien à une stylisation d'une scène de copulation. Ces danses offraient effectivement l'occasion d'ébaucher des liaisons. Faute de cavalière, je faisais, comme on dit, tapisserie. Un jeune homme dont le teint, la chevelure et la douceur des traits étaient ceux d'un Indien errait un verre à la main. À ma vue, il s'arrêta, fronça le sourcil et m'aborda.

-Riquet ?

Je tressaillis. Qui donc, en ce Paris étranger, connaissait le diminutif par lequel on m'appelait au temps de l'enfance au Congo ?

-C'est pas Henri Lopes ?

Brusquement, je reconnus une lueur familière dans l'œil du jeune homme. Ses lunettes à montures d'écaille m'avaient fourvoyé. C'était Joseph Van den Reysen, mon ami d'enfance. Le même qui à Bangui disparaissait dans la savane une journée entière pour lire tout son saoul. Il s'exprimait en un français châtié qui m'impressionnait. Non, il n'avait pas, comme on aurait pu s'y attendre, entrepris des études de lettres, mais, après un brillant parcours dans un lycée du Sud de la France, où il raflait les prix dans toutes les disciplines, s'était engagé dans une filière de mathématiques. Il m'expliqua qu'il se trouvait là moins pour la partie festive que parce qu'il était l'un des dirigeants de la FEANF. La fédération avait terminé ses travaux dans la journée dans ce même Palais d'Orsay. [...] Avant de filer, il me dit de ne pas être aussi timide, qu'après deux ou trois ans à Paris j'évoluerais avec la même aisance que tous les Africains qu'on voyait dans la salle. Cette remarque, faite sur un ton de sollicitude, me conforta dans l'idée que j'avais de moi-même : j'avais l'air tarte, cela se voyait, et c'était la raison pour laquelle je ne trouvais pas de partenaire pour danser.

**Henri Lopes, *Il est déjà demain*, Éd. Jean-Claude Lattès, 2018, pp. 147-148**

---

## ► LA SCÈNE AFRICAINE

### LES GRANDS | Sylvain Prudhomme, 2014

Dans son roman *Les Grands*, couronné par le prix littéraire de la Porte Dorée en 2015, Sylvain Prudhomme (né en 1979) met en scène l'itinéraire d'un célèbre groupe de rock de Guinée-Bissau à la fin des années 1970, le Super Mama Djombo. L'arrêt brutal du groupe, en dépit du succès, marque pour ses membres le début d'une période d'incertitudes. Malam, l'un d'entre eux, parti s'établir en région parisienne, raconte sa difficile intégration au milieu musical local.

Il leur avait raconté l'accueil que lui avait réservé au début les chanteurs déjà installés. Il avait fait un tabac la première fois qu'un frère sénégalais l'avait appelé au micro dans un restaurant de Saint-Denis, faisant se lever la salle entière, entraînant tout le monde dans un gumbé [style musical très rythmé originaire de Guinée-Bissau] comme le patron et les clients n'en avaient plu vu depuis des années. Il avait reçu une des plus belles ovations de sa vie, comme au temps de l'UDIB [União Desportiva Internacional de Bissau, club de football de Bissau], vous auriez vu ça les gars, tout le monde debout, criant mon prénom, les gens demandant c'est qui ce type d'où il vient pourquoi on l'entend jamais, le patron prenant mon numéro, le guitariste et le frère sénégalais m'enlaçant.

Il avait payé son succès cash, les autres musiciens ligués dès le lendemain contre lui, ne lui adressant plus un mot, ne faisant plus le moindre effort pour afficher au moins la générosité de façade des premiers jours. Il avait continué à venir à quelques concerts les semaines suivantes. Le Sénégalais l'avait salué d'un air gêné. Le patron du restaurant s'était esquivé. Plus personne n'avait prononcé son nom, plus aucun chanteur n'avait eu pour sa présence ne serait-ce qu'une de ces déclarations convenues, un de ces hommages de pure forme qui ne mangent pas de pain et dont raffolent d'ordinaire les musiciens, et s'il vous plaît maintenant je vous demande d'applaudir un grand monsieur de la musique qui nous fait l'honneur d'être parmi nous ce soir, je vous demande d'applaudir Malam Lead vocal du mythique Super Mama Djombo de Guinée-Bissau, une de ces phrases toutes faites qui ne coûtent rien et que même vos pires ennemis ont en général pour vous au moment de remercier le public, ne serait-ce que pour déjouer les soupçons de mesquinerie, se parer d'une apparence de grandeur, s'épargner parfois, plus cyniquement, la contrariété d'avoir à vous inviter pour de bon sur scène et vous laisser venir leur rogner un peu de leur lumière.

Ils connaissaient tous ces rivalités, ces querelles qui tuaient lentement mais sûrement les groupes, ces tensions larvées que chacun s'arrangeait pour dissimuler aussi longtemps que possible sur scène mais qui creusaient leurs galeries en coulisses, faisaient bizarrement basculer un concert jusque-là rempli de bonne humeur dans quelque chose soudain de féroce, comme un duel entre deux chanteurs vedettes qui haussaient inexplicablement la voix pour se défier, se mettre en défaut l'un l'autre, faire assaut de virtuosité, de puissance, d'éclats de rires rauques, tout cela en continuant de se faire des grands sourires et d'exécuter des pas de danse censés illustrer leur parfaite entente -jusqu'au matin où on apprenait brusquement que c'était fini, qu'ils s'étaient une bonne fois pour toutes mis sur la gueule la veille dans un bar et venaient d'annoncer leur divorce. Ici déjà, ça gangrénait les meilleurs groupes. Alors à cinq mille kilomètres du pays, entre crève-la-faim obligés de s'entre-dévoier pour survivre.

**Sylvain Prudhomme, *Les Grands*, Éd. Gallimard, 2014, pp. 156-158.**

**> LA MUSIQUE MAGHRÉBINE****TU N'HABITERAS JAMAIS PARIS | Omar Benlaala, 2018**

Ce récit d'Omar Benlaala (né en 1974-) retranscrit les souvenirs de son père Bouzid, travailleur algérien exilé à Paris dans les années 60. Loin des tensions générées par l'indépendance de l'Algérie, les cafés de l'Est parisien constituent un repère joyeux et nostalgique, permettant aux travailleurs immigrés de s'évader grâce aux mots et aux mélodies de chanteurs familiers.

La guerre a vraiment commencé avec l'indépendance. Et crois-moi, mon fils, elle dure. J'ai presque quatre-vingts ans et j'entends encore ces histoires d'un autre âge sur la place Jean Ferrat, où chaque matin, comme un somnambule, je descends saluer mes compagnons d'exil. Aujourd'hui, même si certains n'ont pas eu assez d'une existence et d'une famille pour penser à autre chose, les tensions se sont un peu calmées; mais, au sortir de la guerre, on polémiquait à en crever. Menaces, insultes, bagarres au couteau. Entre ceux qui reprochaient à la France de les avoir abandonnés et les déçus de l'Algérie qui laissait ses enfants se vendre à l'ennemi, ça n'en finissait jamais. On a dégusté, pris entre le traitement des indigènes et le jugement des nôtres. Il faut avoir l'honnêteté de le dire : beaucoup ont émigré par peur des représailles. On vivait dans ce climat de crainte envers notre propre peuple, à la merci des mauvaises langues. Et quoi de pire que d'être accusé de trahison par les siens quand on n'a rien à se reprocher ? Le dernier Français parti, il y a eu tellement d'injustices par jalousie, vengeance, ambition ou pure méchanceté ! Il suffisait qu'un voisin t'en veuille pour t'accuser des pires crimes. Et comment se défendre ? La rumeur, la calomnie, brisent les tympans des plus sourds. Dans une société où la réputation fait tout, c'est l'arrêt de mort assuré. Beaucoup sont venus en France à cette période à cause de ça, et longtemps après notre arrivée, la haine perdure. *Lazem nessmah benatna*. Des milliers d'Algériens se sont retrouvés pris au piège de l'impossible retour.

*Comme la foule de tes semblables  
Mais tu ne reconnais pas les tiens  
Si tu trébuches, gare à toi  
Ton frère affamé se précipitera  
Sur tes maigres provisions...*

Les cafés arabes, où passait cette chanson, accueillaient ce désordre patriotique ; les serveuses fixaient nos misérables conditions. Je détestais cette ambiance où il fallait montrer ses muscles, mais plus encore le Bouzid brûlant sa rancœur dans la boisson. Et pourtant, j'ai aimé ces moments où, comme un miracle, la musique rapprochait nos épaules de forçats. Ça me plaisait de frapper mes paumes endurcies en rythme, de reprendre ces paroles qu'on connaissait tous ; certains hurlaient, d'autres chantaient les yeux humides, d'autres comme s'ils priaient le Dieu consolateur. C'est un sentiment bizarre la tristesse : ça ressemble à un bandeau que tu penses pouvoir enlever, mais qui reste sur tes yeux. L'alcool le desserre juste assez pour qu'on reprenne coude à coude les plaintes de Slimane Azem, Dhamane El Harrachi, Chérif Kheddami, et qu'on ait l'impression de voir entre les mailles du tissu. De s'entendre. De sentir nos corps moins lourds. On était sacrément perdus, mon fils. Alors, on s'est concentrés sur ce qu'on savait faire le mieux : travailler. On ne cherchait qu'à mettre de l'argent à gauche pour le retour, à remplir la gamelle, et les enveloppes à envoyer au village. Le travail avait bon dos. Il servait d'excuse à notre exil. Pas besoin d'analyser notre malheur.

**Omar Benlaala, *Tu n'habiteras jamais Paris*, Éd. Flammarion, 2018, pp. 80-82**

---

## LE CHINOIS VERT D'AFRIQUE | Leïla Sebbar (née en 1941), 1984

Mohamed est un adolescent de banlieue surnommé « Le Chinois vert d'Afrique » en raison de ses origines vietnamienne et algérienne. Coupé de sa famille, il vit dans un cabanon des jardins communaux et mène une existence d'errance. Passionné par la musique, un ami lui permet d'assister à une soirée d'opéra pour écouter *Tristan et Yseult*. Il partage cette expérience irréelle avec ses amis ouvriers dans un café algérien équipé d'un Scopitone, juke-box des années 1960, diffusant les chants et les images des plus belles artistes arabes.

Mohamed entre dans le café derrière l'usine. Le patron est algérien, il sait que Momo attend la sortie des ouvriers pour retrouver ses amis, à leur table, près de la fenêtre. Mohamed range les dominos dans la boîte, machinalement ; dans un moment, Ali les renversera sur la table... Momo entend déjà le bruit des dominos qui tombent en désordre avant la distribution. Lorsqu'ils arrivent, Mohamed est debout près du Scopitone débranché. À cette heure-ci les hommes n'ont pas envie de voir les chanteuses arabes dans leurs voiles verts et roses, une mousseline qui souligne les ventres blancs et gras et avantage les seins qui tremblent dans la danse. Momo sait que l'un d'entre eux mettra une chanson de « chez nous » comme ils disent toujours, au hasard, parce qu'ils connaissent par cœur les disques du juke-box ; le patron ne pense pas à les renouveler, ses clients réclament la même chanson chaque fois. Les jeunes ne viennent pas chez lui. Heureusement... Il n'aime pas le rock.

Mohamed s'assoit à leur table et les regarde jouer aux dominos. Ils boivent de la bière et des cafés. Ali commande un café au lait géant pour Momo, qui n'ose pas dire qu'il a chaud et qu'il préfère une menthe à l'eau avec un glaçon. Il boit son café au lait dans le claquement silencieux des dominos.

À la fin de la partie, ils se mettent à parler et Momo raconte l'Opéra, Wagner, Isolde qui ressemble à Oum!... Ça fait rire ses amis qui s'étonnent qu'une Viking puisse être comparée à la femme la plus orientale de l'Orient. Momo insiste :

-En plus, je l'ai vue....

-À la télé ?

-Non. À l'Opéra, derrière la scène. Elle m'a embrassé et j'ai touché sa main....

-C'est une sainte ?...dit Ali en riant.

Mohamed se tait. Il boude.

-C'est une belle femme ? demande Mouloud.

Momo ne boude plus.

-Oui. Elle est belle. Plus belle que les Égyptiennes du Scopitone là-bas.

-Ça n'existe pas, des femmes plus belles... dit en riant Mouloud, ça n'existe pas, même à l'Opéra...Regarde...

Pour s'amuser, ils branchent le Scopitone et Mouloud choisit un petit film avec orchestre oriental et danseuses du ventre :

-Tu la trouves belle, Mohamed ?

-Non. J'aime pas.

Les hommes rient et se remettent à jouer aux dominos.

---

1. Allusion à Oum Kalsoum (1904-1975), chanteuse égyptienne surnommée « l'Astre de l'Orient ». Attachée durant sa carrière à la régénération du chant arabe authentique, elle fut l'objet d'un culte sans précédent.

**Leïla Sebbar, *Le Chinois vert d'Afrique*, Éd. Stock, 1984, p. 231-232**

# LA MUSIQUE COMME ARME DE CONTESTATION

---

## 🎵 POLICE ON MY BACK | The Equals, 1967

Premier groupe multi-ethnique de la scène anglaise, composé de membres arrivés de Jamaïque et du Guyana, The Equals signe une chanson contestataire, pointant les rapports tumultueux de la jeunesse, notamment immigrée, avec la police londonienne. Cet opus inspiré sera plus tard repris par The Clash (1980) ou Asian Dub Foundation avec Zebda (2003).

Well I'm running police on my back  
I've been hiding police on my back  
There was a shooting police on my back  
And the victim well he wont come back

I been running monday tuesday wednesday  
Thursday friday saturday sunday runnin  
Monday tuesday wednesday thursday friday  
Saturday sunday

Running down the railway track  
Could you help me' police on my back  
They will catch me if I dare drop back  
Wont you give me all the speed I lack

I been running monday tuesday wednesday  
Thursday friday saturday sunday runnin  
Monday tuesday wednesday thursday friday  
Saturday sunday

I'm still running down the railway track  
Could you help me' police on my back  
They will catch me if I dare drop back  
Wont you give me all the speed I lack

**Paroles : Eddy Grant**

---

🎵 **LA CARTE DE RÉSIDENCE** | Slimane Azem et Cheikh Nourredine, 1978

« Tube franco-kabyle », qui s'adresse principalement à un public originaire d'Algérie ou du Maghreb, « la Carte de résidence » s'inscrit dans le contexte de la renégociation des accords de main-d'œuvre entre la France et l'Algérie et de renforcement des procédures de séjour en France. Slimane Azem (1918-1983) et Cheikh Nourredine (1918-1999) s'emparent de la chanson pour dénoncer les difficultés croissantes rencontrées par les immigrés algériens, le climat de défiance qui s'instaure à leur encontre en dépit des sacrifices passés.

D'après ce qu'on nous annonce, ça va pas dans un bon sens  
Faut pas prévoir à l'avance, avant d'avoir la réponse,  
Avant d'avoir la réponse, au sujet d'la résidence  
Khas ruh ken hen imeniky la waghrom di tmurt ik  
Ad lumud at ik seltik kulass d'les conférences  
Kulass d'les conférences, pour étudier tous les sens.  
C'est vraiment bien dommage le racisme et le chômage  
Heureusement qu'il y a des sages, c'est le prestige de la France.  
C'est le prestige de la France, c'est la raison d'espérance.

Anda yi la l'kheddema i wahren, d'immigré tti t'qavalen  
Yarna soussoum arkhissen, u qarness « tu as d'la chance »  
U qarness « tu as d'la chance » mi tesayt la résidence  
Toujours des conversations, le chômage, l'immigration  
Après les négociations, on attend qu'on nous annonce,  
On attend qu'on nous annonce, chaque fois ça recommence  
Achral ayagi ne sbar fi tmurt narziz'n em aruh  
Mayi la n'zemer n ruh, ad zran la différence,  
Ad zran la différence mayi la ulac la résidence.  
Le travail quand il est dur, c'est pour l'immigré bien sûr  
Avec la conscience pure, l'dévouement et les souffrances,  
L'dévouement et les souffrances, ça mérite la récompense  
An ruh da n'kheddam cituh fika narziz'n em aruh  
Mayi la n'zemer n ruh, il faut subir les conséquences,  
Il faut subir les conséquences, y'aura plus de ruminance

Après tout ça m'f'ra du bien de retourner chez les miens,  
Je suis un africain, le soleil en permanence  
Le soleil en permanence, pour moi ça a d'importance  
Anda n ruh yi la itaj, di kul tamurt itt fedjel  
Arbi dernen itt faridj, di romner n rich d'avance  
Di romner n rich d'avance, jusqu'à la fin d'existence.  
C'est avec grande joie qu'je vais rentrer chez moi  
C'est normal chacun chez soi, souvenirs d'notre enfance,  
Souvenirs d'notre enfance avec toutes ces références  
Tu sais bien qu'la terre est ronde, le soleil est pour tout l'monde  
Il brille à travers les hommes grâce à la Providence,  
Grâce à la Providence qui domine toutes les puissances.  
Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, si j'dois vous dire adieu  
Sachez bien que mes aïeux ont combattu pour la France,  
Ont combattu pour la France bien avant la résidence.  
Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,  
Si nous devons vous dire adieu,  
Sachez bien que nos aïeux ont combattu pour la France,  
Sachez bien que nos aïeux ont combattu pour la France.

**Paroles : Slimane Azem**

**BYE BYE BLONDIE | Virginie Despentès (née en 1969), 2004**

Gloria est une jeune fille rebelle qui s'oppose à ses parents, à l'autorité des adultes et qui se retrouve internée en hôpital psychiatrique. Elle s'en évade avec Éric, un ami rencontré là-bas. Devenus amants, ils partent sur les routes, squattant, se déplaçant au gré des groupes de rock alternatif qu'ils écoutent. Ils vivent dans l'univers marginal post-punk des années 1980.

« Juin 1986, elle avait lu dans *Best* que les Bérurier Noir jouaient à Saint-Etienne, avec OTH. Éric avait proposé qu'ils y aillent. Ils se voyaient tous les jours, d'une façon ou d'une autre. Qu'ils soient faits l'un pour l'autre ne faisait doute ni dans la tête de l'un, ni dans la tête de l'autre. Ils n'avaient pas encore l'âge de savoir que l'avenir dure longtemps et qu'un jour ou l'autre ça se complique.

Ce soir-là, il était passé par chez lui, prendre un sac et « des trucs », elle l'attendait en bas, sa bouteille de Kro à la main. Elle avait voulu lui montrer à quel point c'était facile de voler une R5 mais s'était emmêlée dans les fils, et finalement ils avaient pris le train, Éric avait sur lui de quoi payer deux billets. C'était moins excitant, mais plus sûr pour y arriver. Train de nuit, des heures de route, wagon vide. Ils s'étaient attrapés, sans jamais à leur grand regret se faire surprendre. [...]

A Lyon, ils avaient traîné autour de la gare et croisé un type de Longwy, repérable grâce à sa haute crête rouge, qui allait voir le même concert, en voiture, et pouvait les emmener. Éric avait le feeling avec les gens, il n'avait pas peur de les brancher, de faire une blague. Gloria aimait bien être en voiture, mais le type conduisait vraiment à sa façon, et c'était un miracle de ne prendre personne de plein fouet. Il s'arrêtait à chaque station-service. Sensation de liberté, de possible, et puis d'ivresse. Elle aimait bien regarder les autres gens dans leurs voitures, elle aimait bien ne pas être dans leur vie, ne plus être une petite fille qu'on trimballe sans lui demander son avis, ne pas être une femme assise à côté de son mari qui conduit, ne pas être une employée qui part faire une formation. Ne pas être quelqu'un de normal. Dans les années 1980, avoir les cheveux verts faisait encore un peu d'effet, c'était l'inconnu pour plein de gens, c'était excitant d'en être, comme de connaître un secret.

Dans la voiture, ils préparaient la soirée en écoutant « Macadam Massacre » à fond, ils s'égo-sillaient, « adonowonabébé, adonowonabébémalo ». Vitesse, autoroute, nouveau pote, boîte à rythme à fond. Cette musique qu'elle écoutait en boucle depuis plusieurs années avait deux effets contradictoires : un soulagement extraordinaire, défoulement et soulagement. Et, dans le même temps, ça appelait une angoisse extraordinaire, sans la résoudre, ça parlait de ça, être enfermé, être terrorisé, être dans le noir.

Ils s'étaient longuement perdus et le concert d'OTH était déjà commencé quand ils étaient arrivés, « Tu finiras clodo, finiras clodo/ Je finirai riche, et mon vieux chien aura sa niche/ Heureusement y aura l'euthanasie pour les vieux rockeurs/ Euthanasie pour les vieux rockers ». Concert dans un hangar perdu dans la nature. Parias losers clochards et bon à rien, ils n'étaient pas qu'un peu contents de se retrouver tous au même endroit. Embrouille avec les skins, mais Gloria était trop bourrée pour vraiment se souvenir ensuite de ce qui s'était passé au juste.

**Virginie Despentès, *Bye bye Blondie*, Edition Grasset, coll. Le Livre de poche, 2004, pp.102-104**

# LES JEUNES, DE NOUVEAUX ACTEURS SOCIAUX

## THE ROTTERS' CLUB | Jonathan Coe (né en 1961), 2001

*The Rotters' Club* (titre français *Bienvenue au club*) met en scène un groupe d'adolescents vivant à Birmingham dans l'Angleterre de la seconde moitié des années 1970. Réunis dans un club de journalisme engagé sur les sujets d'actualité, ils réalisent une « Une » virulente suite aux propos polémiques du chanteur Eric Clapton adoubant l'idéologie raciste d'Enoch Powell. L'un d'entre eux, Doug, envoie l'article au NME, célèbre éditeur de presse musicale qui semble l'inviter à se rendre à Londres... Il espère y faire ses premiers pas de journaliste en chroniquant le concert « Rock against Racism ».

It was Friday, 29th October, 1976, and Doug was about to embark upon a great adventure: a trip to London, his first without parental supervision. He would be travelling entirely alone, in fact, although it hadn't exactly been planned this way. Without really knowing why - except that he had somehow wanted to impress his heroes - he had sent a copy of The Bill board's Eric Clapton cover and article to the offices of the NME, and two weeks later the magazine's assistant editor, Neil Spencer, had sent him a brief, generous reply. The issue had been passed around the NME staff, apparently, and much admired. Doug and the magazine's other contributors were invited to submit ideas for features, if they had any, and to send in reviews of any noteworthy gigs in Birmingham. A scribbled postscript added that if they ever found themselves passing through London and wanted to drop by, they should feel free. Doug had read this letter aloud at the last editorial meeting and was astonished that his colleagues not only showed little interest, but actually refused to believe that the invitation was meant seriously. [...]

[Arrivé dans les locaux de NME, Doug rencontre finalement un dénommé Richard.]

C'était le vendredi 29 octobre 1976, et Doug partait pour une grande aventure : un voyage à Londres, le premier sans ses parents. Son premier voyage tout seul, en fait, même si ça n'était pas prévu ainsi. Sans vraiment savoir pourquoi - sinon qu'il voulait obscurément impressionner ses héros -, il avait envoyé un exemplaire de la couverture et de l'article du Bill Board sur Clapton aux bureaux du New Musical Express, et deux semaines plus tard Neil Spencer, le rédacteur en chef adjoint, lui avait répondu par un petit mot chaleureux. Le numéro avait apparemment fait le tour et l'admiration de la rédaction. Doug et les autres collaborateurs du journal étaient conviés à proposer des idées d'articles, le cas échéant, et à envoyer des comptes rendus des principaux concerts de Birmingham. Un post-scriptum manuscrit ajoutait : si jamais ils passaient par Londres, qu'ils n'hésitent pas à faire un saut au journal. Doug avait lu la lettre à haute voix à la dernière conférence de rédaction, et avait été stupéfait non seulement du peu d'intérêt manifesté par ses collègues, mais de leur refus de croire que l'invitation était à prendre au sérieux. [...]

[Arrivé dans les locaux de NME, Doug rencontre finalement un dénommé Richard.]

They sat down, and Richard offered him a cigarette. Doug took what he hoped was a practised drag, wincing slightly at the acrid burn which still never failed to give him a jolt.

“Great piece on Clapton”, Richard now ventured. “We really dug it.”

“Thanks”, said Doug “I just felt that he really deserved it, you know? Coming out in support of Powell, after all the things he’s lifted from black music himself... It was so out of order.”

“Is that why you came down?”

Doug looked blank, not understanding at first.

“There’s a gig tonight” Richard explained.

“The Rock Against Racism people. Kind of a launch event, over in Forest Gate. Carol Grimes is playing”

“Oh, right. Yeah, I was... hoping I could get to that.” He assumed this was what Richard wanted to hear; it was hard to tell. Boldly, he added: “Maybe I could write about it.”

“Maybe.” Richard didn’t sound too keen. Trouble is, people here see it as kind of a Melody Maker thing. They got on to it first.”

“Oh.”

“Maybe you could do another gig for us. How long are you in town?”

“Just tonight.”

“Well...” He rummaged around on his desk, produced a list from somewhere and scanned it without enthusiasm. “I dunno...”

We’ve got Steeleye Span at The Marquee.”

Doug shook his head. “Not really my thing.”

“National Health at University College. Have you heard of them?”

Doug hadn’t.

Ils s’installèrent et Richard lui offrit une cigarette. Doug aspira une bouffée d’un geste qu’il espérait expert, et réprima une grimace en ressentant l’âcre brûlure qui persistait à lui faire l’effet d’un choc électrique.

« Vachement bien, l’article sur Clapton, se lança Richard. Ça nous a vraiment plu.

-Merci, dit Doug. Mais je trouvais qu’il l’avait pas volé. Apporter son soutien à Powell après avoir tellement pillé la musique noire... C’était vraiment déplacé.

-C’est pour ça que tu es venu ? »

Doug le regarda sans comprendre.

« Y a un concert ce soir, expliqua Richard. Rock contre le racisme. Histoire de lancer le mouvement. Ça se passe à Forest Gate. Carol Grimes va jouer.

-Ah ouais, bien sûr. Oui, je... j’espérais vaguement pouvoir y aller. » Il supposait que c’était ce que Richard voulait entendre ; mais c’était difficile à dire. Il se lança et ajouta. « Peut-être que je pourrais le chroniquer.

-Peut-être. »

Richard n’avait pas l’air emballé.

« Le problème, c’est qu’ici on voit ça plutôt comme un truc du Melody Maker. C’est eux qui en ont parlé les premiers.

-Oh.

-Peut-être que tu pourrais couvrir un autre concert. T’es là jusqu’à quand ?

-Ce soir seulement.

-Ah... »

Il fourragea sur son bureau et exhuma de nulle part une liste qu’il parcourut sans enthousiasme.

« J’sais pas trop... Il y a Steeleye Span au Marquee. »

Doug secoua la tête.

« C’est pas vraiment mon truc.

-Et puis National Health à University College. Ça te dit quelque chose ? »

Rien du tout.

“New band: sort of hippy, intellectual stuff. Most of them used to be in an outfit called Hatfield and the North.”

“Oh, yeah.”

[...] He craned over to get a look at the list himself, and something immediately caught his eye.” Wow-The Clash are playing tonight. Can I go to that?”

Richard drew in his breath sharply. “Well... it doesn’t say anything here, but I’m sure Tony’ll be doing that one. You know, it’s kind of on his turf” He thought for a few more moments. “Look-let’s give this Rock Against Racism thing a go. It might be worth five hundred words or something.” Doug broke into a smile which he quickly tried to check, not wishing his gratitude to show quite so nakedly. It was his first commission. His first venture into a national journalism, at the age of sixteen. In his excitement, he never even noticed that no one had offered him anywhere to sleep for the night.

« C’est un nouveau groupe, genre hippie intello. Une bonne partie des musiciens étaient dans un groupe qui s’appelait Hatfield and the North.

-Ah, oui! [...]

Il tenta de déchiffrer la liste au risque d’un torticolis, et quelque chose lui sauta aux yeux. « Super! Ya Clash qui joue ce soir. Je peux y aller? »

Richard parut suffoquer. « Euh... y a rien de précisé ici, mais je suis sûr que c’est Tony qui s’en occupe. Tu sais, c’est un peu sa chasse gardée. Il réfléchit quelques instants. « Écoute : on va tenter le coup pour Rock contre le racisme. Ça vaudra bien cinq cents mots. »

Le visage de Doug s’illumina d’un sourire qu’il tenta de aussitôt de réprimer, ne voulant pas exhiber sa gratitude. C’était sa première pige. Sa première incursion dans le journalisme à l’échelle nationale, à seize ans seulement. Dans son excitation, il ne remarqua même pas que personne ne lui avait offert un toit pour la nuit.

---

• Jonathan Coe,  
*The Rotters’ club*, 2001,  
édition originale en  
langue anglaise, Viking,  
2002, pp.153-160

• Jonathan Coe,  
*Bienvenue au club*,  
édition traduite  
en français, Gallimard,  
coll. Folio, 2003,  
pp. 210-219

 **GHOST TOWN | The Specials, 1981**

Immense succès à sa sortie, en juin 1981, cette chanson de The Specials traduit le malaise social des années Thatcher. Écrite par Jerry Dammers, jeune leader du groupe, elle met en exergue les conséquences de la politique du gouvernement conservateur élu en mai 1979 : climat de violence, sentiment d'abandon et paysages de désolation.

This town (town) is coming like a ghost town  
All the clubs have been closed down  
This place (town) is coming like a ghost town  
Bands won't play no more  
Too much fighting on the dance floor

Do you remember the good old days before the ghost town?  
We danced and sang as the music played in any boomtown

This town (town) is coming like a ghost town  
Why must the youth fight against themselves?  
Government leaving the youth on the shelf  
This place (town) is coming like a ghost town  
No job to be found in this country  
Can't go on no more  
The people getting angry

This town is coming like a ghost town  
This town is coming like a ghost town  
This town is coming like a ghost town  
This town is coming like a ghost town

**Paroles : Jerry Dammers**

---

## LE SOURIRE DE BRAHIM | Nacer Kettane, 1985

Cofondateur en 1981 de Radio Beur, Nacer Kettane (né en 1953) est également auteur du *Sourire de Brahim*, roman dont les héros sont de jeunes franco-algériens de la « seconde génération ». Situé à la fin des années 1970 et au début des années 1980, le récit retranscrit une époque engagée où les jeunes se fédèrent dans la lutte contre le racisme lors de grands rassemblements festifs à Paris. Le rock devient ici, en lui-même, un élément militant.

Sur la place de la République, une estrade était dressée, une énorme sono avec projecteurs de lumière encadrait des instruments de musique et de nombreux micros. Coup de chance, le soleil était au rendez-vous. Le printemps est la plus belle des saisons et ses bourgeons sont autant de bougies d'anniversaire pour une fête toujours recommencée.

Une fine brise faisait flotter les robes à fleurs des femmes. Les décolletés s'ouvraient comme pour mieux inviter le soleil à une caresse profonde. Des vendeurs de merguez installaient leur barbecue en se léchant déjà les babines. D'une camionnette aménagée émanait une douce musique. Vendeurs de pizzas et de gaufres rivalisaient de boniments. Partout des badges, des affiches, des tracts, des flonflons. Là un bendir qui joue avec le soleil, ici une contrebasse qui commente un poème. Là un mime qui singe les passants, ici un clown qui joue de la grosse caisse avec son postérieur.

Paris la fête, Paris la fleur était au rendez-vous, mais aussi Paris-fracture. La République s'emplissait de monde. On se touchait, on se parlait. Plus de place pour la distance. Un orchestre rock faisait rage sur scène. Un jeune chanteur à la banane gominée pointée vers le ciel crachait son venin.

-Pourquoi il a les mains peintes en noir ? demanda Belaid.

-C'est par tradition, lui dit Brahim. C'est pour symboliser la lutte du peuple noir. Car le rock est issu de blues et du jazz que les Noirs américains ont créé avec le ragtime. Mais plus qu'un signe de deuil, c'est un signe d'espoir et de combat.

Tahar et Patrick comme à leur habitude se déhanchaient sur un l'air de Rockabylie. Tout le monde dansait en se cognant, mais c'était bon. La sono avait chassé les derniers nuages qui menaçaient la place qui maintenant vue du ciel ressemblait à un cœur de tournesol avec les boulevards qui formaient autant de pétales. Même un papillon n'aurait pas trouvé une issue. Filles et garçons, ils étaient au rendez-vous de l'espoir.

Lounes dit :

-C'est marrant, il n'y a pratiquement que des jeunes, pas de vieux.

-Oh ! tu sais, dit Brahim, ça viendra. Il ne faut pas les blâmer. Il y a ceux qui ont peur, ceux qui en ont assez bavé, et ceux qui n'ont pas pu venir et qui sont au boulot. Mais je suis sûr que tous dans leur cœur ils sont à fond avec nous. À propos, tu as vu Malika ?

-Non pourquoi ?

-On avait rendez-vous ici à quatorze heures trente et je ne la vois toujours pas. J'espère qu'elle n'a pas eu de problème pour monter.

Les cordons de police et de C.R.S ne s'aventuraient pas trop près. Une simple provocation aurait embrasé la place.

La France des cités de béton était là, présente pour rappeler dans le Paname de la révolution que la bête immonde atteignait une limite insupportable. Il fallait choisir, il fallait agir et vite. Si c'était la guerre qu'elle voulait, elle l'aurait. Les jeunes ne pouvaient plus laisser s'accroître sans cesse le nombre de veuves, d'orphelins. Tout doucement, la manifestation s'ébranla. La plupart reprenaient en cœur les slogans du début de la colonne. D'autres chantaient à tue-tête. Car c'était aussi leur fête dans cette rue, leur royaume de toujours.

**Nacer Kettane, *Le Sourire de Brahim*, Éd. Denoël, 1985, pp. 176-178**

🎵 **LE MONDE DE DEMAIN | Suprême NTM, 1990**

Composé en 1990 dans un contexte d'émeutes urbaines, notamment à Vaulx-en-Velin, ce morceau du groupe NTM marque par son réalisme cru, l'intensité de sa verve et son caractère revendicatif. Hymne d'une génération révoltée, il confronte les promesses de l'universalisme républicain à l'urgence de la réalité sociale en banlieue. NTM se fait ici le porte-voix d'une jeunesse engagée qui impose son flow dans l'espace public.

Pur produit de cette infamie  
Appelée la banlieue de Paris  
Depuis tout jeune je gravite avec le but unique  
D'imposer ma présence  
Trop paresseux pour travailler  
Trop fier pour faire la charité  
Oui je préfère la facilité  
Considérant que le boulot  
M'amènera plus vite au bout du rouleau  
Alors réfléchissez, combien sont dans mon cas  
Aux abords de vos toits  
Et si cela est comme ça  
C'est que depuis trop longtemps  
Les gens tournent le dos  
Aux problèmes cruciaux  
Aux problèmes sociaux  
Qui asphyxient la jeunesse  
Qui résident aux abords  
Au Sud, à l'Est, à l'Ouest, au Nord  
Ne vous étonnez pas  
Si quotidiennement l'expansion de la violence est telle  
Car certains se sentent seulement concernés  
Lorsque leurs proches se font assassiner...  
Est-ce ceci la liberté-égalité-fraternité?  
J'en ai bien peur  
Le monde de demain  
Quoi qu'il advienne nous appartient  
La puissance est dans nos mains  
Alors écoute ce refrain...  
Quelle chance, quelle chance  
D'habiter la France  
Dommage que tant de gens fassent preuve d'incompétence  
Dans l'insouciance générale  
Les fléaux s'installent - normal  
Dans mon quartier la violence devient un acte trop banal  
Alors va faire un tour dans les banlieues  
Regarde ta jeunesse dans les yeux  
Toi qui commande en haut-lieu

---

Mon appel est sérieux  
Non ne prend pas ça comme un jeu  
Car les jeunes changent  
Voilà ce qui dérange  
Plus question de laisser passer en attendant  
que ça s'arrange  
Je ne suis pas un leader  
Simplement le haut-parleur  
D'une génération révoltée  
Prête à tout ébranler  
Même le système  
Qui nous pousse à l'extrême  
Mais NTM Suprême ne lâchera pas les rênes  
Épaulé par toute la jeunesse défavorisée  
Seule vérité engagée:  
Le droit à l'égalité  
Le voilà de nouveau prêt à re-déclencher  
Une vulgaire guerre civile  
Et non militaire  
Y en a marre des promesses  
On va tout foutre en l'air  
Le monde de demain  
Quoi qu'il advienne nous appartient  
La puissance est dans nos mains  
Alors écoute ce refrain...  
Je ne te demande pas de comprendre  
Mais de résoudre  
Les problèmes qui habitent  
La banlieue qui s'agite  
Toujours plus vite  
Sans limite  
Admet qu'il y a un point critique  
À ne pas dépasser  
En tant qu'informateur  
Je me sens obligé de dévoiler la vérité  
Car le silence ne sera plus jamais  
Plus jamais toléré  
Oh oui c'est triste à dire  
Mais tu n'as pas compris  
Pourquoi les jeunes de mon quartier vivent  
dans cet état d'esprit  
La délinquance avance  
Et tout ceci a un sens  
Car la violence coule dans les veines  
De celui qui a la haine  
OK je reprends les rênes

Pour faire évoluer ton esprit  
Prisonnier d'un système  
Où les règles ne sont pas les mêmes  
Suivant ta classe - Yeah  
Suivant ton style - Oui  
Suivant ta face suivant ta race  
Le rouage est bien huilé  
Le système bien ancré  
OK mais n'oublie jamais que je suis armé  
De paroles pour m'imposer  
M'opposer  
M'interposer - processus enclenché  
Je balance ma vérité  
Le monde de demain  
Quoi qu'il advienne nous appartient  
La puissance est dans nos mains  
Alors écoute ce refrain...

#### **Paroles : Suprême NTM**

# UNIVERS POSTCOLONIAUX

---

## LÀ OÙ LES CHIENS ABOIENT PAR LA QUEUE | Estelle-Sarah Bulle, 2018

Estelle-Sarah Bulle (née en 1974) relate dans ce roman polyphonique l'histoire de la famille Ezechiel, originaire de Morne-Galant en Guadeloupe. Certains de ses membres ont choisi de quitter l'île pour Paris dont Petit-Frère, seul garçon de la fratrie. Après plusieurs années passées dans l'armée, il rejoint finalement la capitale et y retrouve Marino, un ami insulaire. Tous deux profitent insouciant des divertissements de la métropole dans la période bénie des Trente Glorieuses, avant le racisme, les préjugés et la conscience de la différence.

A Paris, j'ai retrouvé Marino, le fils d'Éléanore. À sept mille kilomètres de sa mère, il appréciait de retrouver quelques repères, si tenus soient-ils. Lucinde et moi étions ce qu'il avait de plus familier pour commencer sa vie parisienne. Il n'était plus le gamin gâté et surprotégé que j'avais connu. Grand, beau garçon, à la peau couleur de rhum vieux, il avait acquis une assurance que le généreux soutien financier de ses parents renforçait. Il était désormais étudiant à la Sorbonne, ce qui me le rendait intéressant à plus d'un titre : il rencontrait des gens passionnants et il était entouré d'un tas de jolies filles. Nous nous sommes mis à déambuler dans Paris, presque comme nous le faisons quelques années plus tôt à Pointe-à-Pitre. Nous étions aussi avides de sorties et de découvertes l'un que l'autre. Rends-toi compte : un seul cinéma à Pointe. À Paris, des salles à profusion, des théâtres, des librairies, des concerts à tous les coins de rue. J'étais heureux. Je réalisais davantage encore combien la vie dans l'île, avec sa hiérarchie coloniale, son absence d'ouverture et le manque de perspectives professionnelles, était oppressante.

Non, je n'enjolie pas. La vie était vraiment plus belle qu'aujourd'hui. Ça s'est gâté après les Trente Glorieuses. Je dirais qu'en métropole, nous sommes devenus noirs vers 1980, à partir du moment où avoir du boulot n'est plus allé de soi. Avant ça, le plein-emploi et la jeunesse soudaient les gens, ceux qui n'avaient pas grand-chose, dans une même vigueur et des rêves communs. Bien sûr que le racisme existait, mais pas suffisamment pour gâcher la fête. Notre plus grande difficulté, c'était de trouver un logement à louer. Là oui, les préjugés jouaient à plein. Je connais des familles qui ont passé plusieurs années à l'hôtel. Mais dans l'ensemble, en ces années soixante, nous nous fondions dans la masse. À Paris, nous n'étions que des provinciaux parmi d'autres, enfin libres et insouciant, nous aussi. J'ai découvert grâce à Marino tout un réseau d'étudiants noirs et blancs, qui parlaient lutte sociale et philosophie, échangeaient sur le monde, nourrissaient des rêves et des ambitions. Nous allions ensemble à la Cigale, au bal antillais d'Al Lirvat, écouter le jazz tropical de Robert Mavounzy ou les chants créoles de Moune de Rivel qui revenait d'une tournée de deux ans à New-York. Je découvris des écrivains, des acteurs, des musiciens antillais qui vivaient déjà à Paris avant-guerre et faisaient partie de l'élite artistique française et internationale. Avec Marino, les bringues étaient sans fin.

**Estelle-Sarah Bulle, *Là où les chiens aboient par la queue*, Éd. Liana Levi, 2018, pp.243-245**

---

🎵 **DEUXIÈME GÉNÉRATION** | Renaud, 1983

Entre univers urbain et postcolonial, la chanson de Renaud (né en 1952) «*Deuxième Génération*» décrit avec réalisme la vie du jeune Slimane à la Courneuve, sur un ton incisif cultivant provocation et revendication.

J'm'appelle Slimane et j'ai quinze ans  
J'vis chez mes vieux à La Courneuve  
J'ai mon C.A.P. d'délinquant  
J'suis pas un nul j'ai fait mes preuves  
Dans la bande c'est moi qu'est l'plus grand

Sur l'bras j'ai tatoué une couleuvre.

J'suis pas encore allé en taule  
Paraît qu'c'est à cause de mon âge  
Paraît d'ailleurs qu'c'est pas Byzance  
Que t'es un peu comme dans une cage  
Parc'que ici tu crois qu'c'est drôle  
Tu crois qu'la rue c'est les vacances.

J'ai rien à gagner, rien à perdre  
Même pas la vie  
J'aime que la mort dans cette vie d'merde  
J'aime c'qu'est cassé  
J'aime c'qu'est détruit  
J'aime surtout c'qui vous fait peur  
La douleur et la nuit.

J'ai mis une annonce dans Libé

Pour m'trouver une gonzesse sympa  
Qui boss'rait pour m'payer ma bouffe  
Vu qu'moi, l'boulot pour que j'y touche  
Y m'faudrait deux fois plus de doigts  
Comme quoi, tu vois, c'est pas gagné.

C'que j'voudrais, c'est être au chô'm'du  
Palper du blé sans rien glander  
Pi comme ça, j's'rais à la sécu  
J'pourrais grattos me faire remplacer  
Toutes les ratiches que j'ai perdues  
Dans des bastons qu'ont mal tourné.

J'ai rien à gagner, rien à perdre  
Même pas la vie  
J'aime que la mort dans cette vie d'merde  
J'aime c'qu'est cassé  
J'aime c'qu'est détruit

J'aime surtout tout c'qui vous fait peur  
La douleur et la nuit...

J'ai même pas d'tunes pour m'payer d'l'herbe  
Alors, je m'défonce avec c'que j'peux  
Le trychlo, la colle à rustine  
C'est vrai qu'des fois ça fout la gerbe  
Mais pour le prix, c'est c'qu'on fait d'mieux  
Et pi, ça nettoie les narines.

Le soir, on rôde sur les parkings  
On cherche une B.M. pas trop ruinée  
On l'emprunte pour une heure ou deux  
On largue la caisse à la Porte Dauphine  
On va aux putes, juste pour mater  
Pour s'en souv'nir l'soir dans nos pieux.

J'ai rien à gagner, rien à perdre

Même pas la vie  
J'aime que la mort dans cette vie d'merde  
J'aime c'qu'est cassé  
J'aime c'qu'est détruit  
J'aime surtout tout c'qui vous fait peur  
La douleur et la nuit...

Y'a un autr' truc qui m'branche aussi  
C'est la musique avec des potes  
On a fait un groupe de hard rock  
On répète le soir dans une cave  
Sur des amplis un peu pourris  
Sur du matos un peu chourave.

'n a même trouvé un vieux débile  
Qui voulait nous faire faire un disque  
Ça a foiré parc'que c'minable  
Voulait pas qu'on chante en kabyle

On y a mis la tête contre une brique  
Que même la brique, elle a eu mal.

J'ai rien à gagner, rien à perdre  
Même pas la vie  
J'aime que la mort dans cette vie d'merde  
J'aime c'qu'est cassé  
J'aime c'qu'est détruit  
J'aime surtout tout c'qui vous fait peur  
La douleur et la nuit.

Des fois, j'me dis qu'à 3000 bornes  
De ma cité, y'a un pays  
Que j'connaîtrai sûr'ment jamais  
Que p't'être c'est mieux, p't'être c'est tant pis  
Qu'là-bas aussi, j's'rai étranger  
Qu'là-bas non plus, je s'rai personne.

Alors, pour m'sentir appartenir  
A un peuple, à une patrie  
J'porte autour de mon cou sur mon cuir  
Le keffieh noir et blanc et gris  
Je m'suis inventé des frangins  
Des amis qui crèvent aussi.

J'ai rien à gagner, rien à perdre  
Même pas la vie  
J'aime que la mort dans cette vie d'merde  
J'aime c'qu'est cassé  
J'aime c'qu'est détruit  
J'aime surtout tout c'qui vous fait peur  
La douleur et la nuit.

**Paroles : Renaud Séchan**

---

**MÉLO | Frédéric Ciriez, 2013**

Sapeur congolais du quartier du Château-d'Eau et conducteur de benne à ordures, Parfait est un dandy atypique. Lors d'une soirée organisée par l'Amicale des travailleurs congolais d'Ile-de-France, où se tient un « concours » de Sape, il sort le grand jeu en exhibant un « accessoire » remarquable, un styliste blanc nommé Frédéric dit « le Mazarin », chargé d'endosser le rôle du boy à l'ombrelle. Ce roman facétieux de l'écrivain français Frédéric Ciriez (né en 1971) renverse astucieusement les stéréotypes.

Je danse avec Joséphine, une femme que j'ai aimée en 2004 et qui m'aime encore, sur une musique de Lita Bembo et Stukas Boys. Je la tiens contre moi. Elle me serre, se déhanche. C'est une danseuse redoutable qui sait ce qu'elle veut. Mais après toutes ces années, j'ai simplement de l'amitié pour elle, et je me dis que c'est curieux quand la fièvre de l'amour retombe à jamais alors que nous sommes de nouveau là tous les deux sur la piste de danse. Elle est comptable à Vanves, a eu trois petits avec un Sapeur de deuxième division avec qui ça ne roule pas fort en ce moment. [...] Nous dansons comme des enfants. Ses yeux brillent pour moi, je le vois, je le sais, et je sens la chaleur de sa peau sous son corsage de soie blanche et ses yeux essaient de danser dans les miens mais je n'y suis pour rien si le temps a passé et que je ne l'aime plus.

J'ai une petite faim, mais comme évidemment il n'y a plus un gramme de saka-saka au buffet à cette heure de la nuit, je fonce sur les derniers desserts. Je prends de la tarte à la noix de coco et de l'ananas rôti à la cannelle. Je me sers un verre de vin de palme. Il est fameux puisque j'en reprends un autre. Je mange et bois debout. De toute façon, si loin que je m'en souviens, je n'ai jamais mangé assis en public quand je suis en état de sape. Je sens qu'on me craint et qu'on ne me tourne pas autour même si des yeux de femmes scannent mon territoire. C'est très bien ainsi pour le moment. Pendant que je savoure mon dessert, je regarde un clip sur le grand écran près de la piste. C'est *Place Vendôme*, un tube de Modogo Gian Franco Ferre et Papa Wemba. Je fredonne : *Place Vendôme ! Place Vendôme !* Puis après, c'est Stervos Niarcos qui chante *Champs-Élysées. Champs-Élysées ! Champs-Élysées !* Je reprends un peu de tarte, quand un petit frère s'approche de moi.

« Bonsoir, Parfait, je suis Joseph Ngonde, je tourne les meilleurs moments de la fête pour mon premier reportage personnel qui s'appellera *Super-sape*. Je serais très heureux que tu sois en pôle position dedans. Si ça ne te dérange pas, je serais honoré que tu communique ta passion de l'habit à tous ceux ici et là-bas qui suivent tes images. Parfait, comment tu te sens ce soir ?

-Je me sens au top. Beaucoup d'amour et de style, ça me fait plaisir. Les grands Sapeurs sont au rendez-vous, mais je ne crains personne, j'ai une faim d'enfer et suis prêt à dévorer quiconque voudra me défier.

-Comment as-tu eu l'idée du Blanc qui tient ton parapluie ? » (Il considère l'enfant apôtre à la droite de Dieu. Je pense que qu'il aimerait que le Mazarin lui réponde mais Frédéric reste muet, comme je le lui ai ordonné.)

« L'idée s'est imposée parce que ma recherche en paraître appelle le dépassement. Le Mazarin qui m'assiste est un gentil garçon apprenti styliste qui montre que les choses bougent et les mentalités évoluent. À Bacongo, j'aurais eu un Mazarin noir, à Montrouge, je tue la concurrence avec un Mazarin blanc. Je suis le premier à faire ça. De toute façon, je ne suis pas là pour distraire les Européens comme trop d'artistes congolais le font, je suis là pour faire l'histoire. Si on m'attaque, y aura pas match.

**Frédéric Ciriez, Mélo, Éd. Gallimard coll. Verticales, 2013, pp.184-186**



## Informations pratiques

---

### Accès

Métro **8** - Tramway **3a** - Bus **46** - Porte Dorée

Les personnes à mobilité réduite accèdent au Palais par le 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris.

### Coordination éditoriale de l'anthologie littéraire :

Amélie Loiseau-Bronner, Service Ressources

### Département des Ressources pédagogiques :

Mathias Dreyfuss, chef du département

Christiane Audran-Delhez, professeure relai de l'académie de Versailles

Ibtissem Hadri-Louison, professeure relai de l'académie de Créteil

Valérie Morin, professeure relai de l'académie de Paris

Email : [education@palais-portedoree.fr](mailto:education@palais-portedoree.fr)

### Avec les contributions de :

Nihad Jnaid, coordinatrice du prix littéraire de la Porte Dorée

Charlotte Perdriau, bibliothécaire en charge du fonds littérature et jeunesse à la Médiathèque Abdelmalek Sayad

Marie Poincot, responsable des Éditions et rédactrice en chef de la revue *Hommes & Migrations*

Nicolas Treiber, responsable du Pôle Rencontres & Débats

Cette anthologie littéraire a été réalisée à l'occasion de l'exposition *Paris-Londres. Music Migrations*, présentée au Musée national de l'Histoire de l'immigration du 12 mars 2019 au 5 janvier 2020.